

LA VIE EN CHINE

I



EUT-ON être Chinois? disait-on en France, il n'y a pas encore bien longtemps. La différence de race, de couleur, la singularité du costume et de la coiffure et surtout la méfiance à la fois hautaine et jalouse avec laquelle la Chine fermait ses portes aux étrangers et à leurs civilisations, tout cela faisait de ses fils des êtres en dehors de notre humanité. On n'aime pas les énigmes dont le mot échappe toujours, on rend méfiance pour méfiance à ceux qui se gardent trop soigneusement des regards d'autrui, on les soupçonne volontiers d'avoir plus de mal que de bien à cacher, et les légendes malveillantes s'établissent avec une autorité qu'il devient très difficile d'ébranler. Il en a été ainsi à l'égard des Chinois : on commence seulement à les découvrir et il faut bien reconnaître que, jusqu'ici, le sentiment public ne leur est pas très favorable. Peu à peu, les progrès gigantesques de la science moderne, en supprimant les distances, en créant des moyens de communication extraordinairement rapides, et, mieux encore, en forgeant de formidables engins de destruction, ont contraint le Céleste Empire à se confiner moins rigoureusement dans ses frontières et à s'apercevoir qu'il ne pouvait pas se livrer impunément, derrière sa fameuse muraille, à ses fantaisies sanguinaires contre les Européens admis à séjourner sur son sol. Les arguments des cuirassés et des canons français et anglais ont été d'une éloquence irrésistible.

Le Chinois, fort intelligent et pratique, industriel, adroit, sobre, économe, comprend à merveille les avantages qu'il peut tirer de l'étranger, se déplace volontiers pour aller l'exploiter sur place, et comme il pullule, comme il se soutient par l'exclusivisme et l'esprit de corps, et remplace avantageusement l'ouvrier européen mal préparé à supporter les climats d'extrême Orient, le Chinois, disons-nous, devient parfois un concurrent si envahissant que certains pays les États-Unis, par exemple, n'autorisent plus son immigration qu'avec des restrictions préservatrices. En même temps, on s'habitue à lui, on apprend à connaître ses coutumes et ses mœurs; beaucoup d'Européens, appelés au loin par leur carrière diplomatique, religieuse, militaire ou commerciale, ou simplement par leur désir de percer le mystère dont s'enveloppent, depuis tant de siècles, « les Fils du Ciel », vont les étudier chez eux, bravent les fatigues et les dangers des voyages à l'intérieur du pays et nous renseignent de plus en plus complètement sur le singulier mélange de civilisation et de barbarie dans lequel semble s'être figée cette énorme population de quatre cents millions d'êtres humains. Étrange race qui, après avoir eu des intuitions, des clartés de tout, comme aurait dit Mme de Sévigné, s'est arrêtée partout à mi-chemin et n'a eu que des commencements.

Ceux qui ont étudié de près et essayé de comprendre cette race incompréhensible, attribuent, sans hésiter, la force mystérieuse et indéfinissable qui barre chez elle la route au progrès, à deux causes engendrées par la superstition païenne des Chinois, causes doubles, toutes-puissantes, différentes et pourtant connexes, dont l'influence se fait sentir dans tous les détails de la vie sociale et domestique, forces jumelles qui se confondent d'une manière inextricable et pénètrent toutes choses, même celles qui, à première vue, paraîtraient n'avoir aucune corrélation possible entre elles. Ces deux mobiles, qui agissent si puissamment sur l'âme et la conduite du Chinois, sont : la crainte et la vénération des morts, et le mystérieux, intraduisible *Feng-Shui*. La traduction littérale de cette dernière expression est simplement : vent et eau, mais la croyance qu'elle inspire et impose tyranniquement à l'esprit du Chinois se rapporte aux bienfaisantes influences qui soufflent sans cesse du sud, et aux influences toutes contraires qui viennent du nord et peuvent être troublées dans leur cours par l'altération des conditions physiques environnantes.

Une femme supérieure, qui a résidé longtemps en Chine, Miss Gordon Cumming, a écrit à ce sujet : « Il semble presque impossible, pour un étranger européen, d'arriver à comprendre exactement cette grande et souveraine croyance de tant de millions d'hommes, et cependant aucun d'eux ne peut être bien des heures en Chine sans que le mot lui devienne assez familier pour lui faire vivement désirer de le bien comprendre. Évidemment, il a trait au repos des morts et à l'influence de la puissante armée d'esprits délivrés du corps sur le bonheur ou l'adversité de leurs successeurs humains sur cette terre. C'est quelque chose d'intangibles et d'indescriptible, mais néanmoins, omnipotent, un vague et ténébreux esprit du mal qui s'interpose et barre la route à tout effort en faveur du progrès et de la civilisation. C'est le grand ressort de cet esprit ultra-conservateur qui, semblable à une puissante digue, repousse si obstinément et résolument la marée montante des inventions modernes, posant comme principe inflexible que la seule condition de sécurité pour l'existence est l'inertie absolue s'opposant à ce que rien d'ancien ne soit modifié, troublé et que rien de nouveau ne soit tenté. »

Ce parti ultra-conservateur, que commence seulement à battre en brèche celui des esprits ouverts aux innovations étrangères, est mené par l'armée des *lettrés* qui détiennent le pouvoir, les innombrables fonctions de l'État et n'ont qu'à murmurer aux oreilles de la populace le mot fatidique : *Feng-Shui*, pour enflammer en un instant ses superstitions les plus meurtrières et la pousser à toutes les violences.

Cette croyance explique tant de choses chez ce peuple étrange, qu'il nous a paru désirable de

nous y arrêter avant d'entrer dans quelques détails sur ses mœurs et ses coutumes.

II

Prétendre donner, sur les coutumes chinoises, des renseignements qui s'appliquent également à toutes les parties de l'immense empire, serait une entreprise impossible; trop de choses diffèrent dans le nord et dans le sud. Mais ces contradictions s'appliquent à des détails, à des circonstances extérieures plus ou moins importantes; elles ne s'attaquent pas aux principes fondamentaux qui régissent la famille et la société et ne varient guère dans les diverses provinces du Céleste Empire.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il est grand à lui seul comme l'Europe, peuplé de races diverses, vivant sous des climats absolument opposés et qu'un système de centralisation semblable au nôtre y serait impraticable.

Nos lectrices se rappellent peut-être que nous les avons entretenues déjà des conditions d'existence et d'éducation des enfants chinois. Nous allons, aujourd'hui, leur parler en premier lieu d'un sujet qui les intéresse particulièrement : la situation faite à la femme.

Tirons d'abord une ligne de démarcation infranchissable entre la femme riche et la femme pauvre; comme partout, mais bien plus que dans nos pays, le genre d'existence de l'une et de l'autre diffère si foncièrement, que rien ne peut les rapprocher. Mais, riche ou pauvre, la femme chinoise est un être sacrifié, considéré comme inférieur. Sa naissance passe pour un châtiment infligé à ses parents et chez les pauvres déjà chargés de famille, on ne se gêne pas pour se débarrasser d'elle par l'infanticide. La loi proteste, mais laisse faire. Chez les riches, ce crime est beaucoup plus rare et le premier désappointement passé, on élève l'enfant avec les mêmes soins que ses frères. On a même renoncé à l'ancien usage qui voulait que le pauvre bébé féminin restât trois jours sur un paquet de chiffons. Ces terribles ancêtres dont nous avons signalé les exigences, sont causes de la situation inférieure faite à la femme; ils ne l'admettent qu'à titre accessoire dans le culte rendu à leurs mânes et dont les hommes sont exclusivement chargés.

Jusqu'à l'âge de six ans, la petite fille partage la vie et les jeux de ses frères, voire même leurs études élémentaires; d'éducation première, il n'est pas question. A six ans commence la mutilation systématique du pied au moyen de bandelettes savamment et cruellement disposées. C'est ce membre atrophié, pompeusement paré du surnom de « lis ou nénuphar d'or », qui fait la *vraie dame*, rend un bon mariage possible, et la force de la

tradition est assez puissante pour que l'enfant non seulement accepte, mais réclame de longues souffrances et la quasi-impossibilité de se mouvoir librement, plutôt que de se soustraire à cette tyrannie barbare. C'est un des plus grands obstacles que le christianisme ait à surmonter, aussi la majorité des jeunes converties se voue-t-elle par avance au célibat, à l'enseignement des enfants et au soin des malades.

Seules, les femmes de race mantchoue, c'est-à-dire celles des provinces du nord, conservent leurs pieds naturels. Il en est de même pour celles qui forment le harem impérial; par une anomalie étrange, aucune des habitantes du palais ne doit avoir les petits pieds artificiels. Elles sont donc exemptes de cet affreux dandinement sautillant que les poètes chinois comparent au balancement du saule, et n'ont pas besoin d'avoir recours aux épaules de leurs esclaves à grands pieds pour se faire transporter d'un lieu à un autre.

L'instruction, si indispensable aux hommes, et sur laquelle reposent toutes leurs chances de réussite dans ce pays de fonctionnaires, est presque entièrement refusée aux femmes. Dans le nord, elle est nulle et, dans le sud, fort rare. Parfois, cependant, un père, reconnaissant de belles dispositions naturelles chez sa fille, la fait instruire, et, dans quelques grandes villes comme Canton, l'on trouve des professeurs-femmes qui sont appelées dans certaines familles pour y donner des leçons aux jeunes filles. Mais, règle générale, l'éducation de celles-ci se borne à la tenue du ménage, au code très compliqué des rites de politesse, à la broderie, parfois à un peu de lecture, d'écriture et de musique, si l'on peut appeler ainsi les sons étranges qu'on tire de petits instruments à cordes. Cet état de choses est d'autant plus regrettable que les Chinoises sont intelligentes, douées, comme toute la race, d'une mémoire remarquable, et dès qu'elles comprennent quelles ressources leur offrirait l'instruction contre l'ennui dont elles sont accablées, montrent des aptitudes dont on tirerait facilement parti. En Chine, comme partout, le christianisme s'efforce de relever l'état moral de la femme, et c'est parmi ses néophytes que l'on rencontre les plus éclairées, bien que la plupart appartiennent aux classes pauvres. Aussitôt converties, elles se livrent volontiers à une propagande courageuse et zélée.

Les difficultés sont plus grandes, sous ce rapport, pour les femmes des hautes classes que pour les autres, parce que la séparation des sexes est plus complète et les occasions de quitter l'intérieur du foyer bien plus rares. Une maison chinoise est une sorte de phalanstère familial d'où les femmes ne sortent que trois ou quatre fois par an; peut-être moins. Pendant la saison chaude, le phalanstère se déplace, mais ne change pas ses habitudes pour cela.

L'étranger privilégié qui franchit le seuil d'un

Chinois aisé, ne trouve pas derrière le mur blanc, percé d'une seule porte, une simple maison comme dans nos pays, mais une succession de cours pavées ou dallées, ornées de pots de fleurs, et autour desquelles s'élèvent des constructions qui abritent tout un clan familial, car il est d'usage que les fils continuent, après leur mariage, à vivre sous le toit paternel. Ces constructions sont subdivisées par des entre-colonnements en appartements, les uns communs à tous, comme la salle où l'on célèbre quotidiennement le culte des ancêtres, le salon extérieur, le salon intérieur, la bibliothèque; les autres formant des appartements de trois ou cinq pièces pour chaque ménage; il y a en plus les pavillons destinés aux *femmes secondaires*, aux enfants, à la domesticité, au service, et enfin à des parentes ou amies de passage. Le tout est entremêlé de petits jardins ombreux, où sont semés de petits étangs peuplés de poissons dorés ou argentés, de singuliers petits ponts et d'arbres étrangement taillés. Le grand luxe consiste en une profusion de bois sculpté, presque toujours noir, employé pour les piliers, les cloisons, les ornements du toit, les meubles, ainsi qu'en riches étoffes de belles nuances et admirablement brodées.

C'est là que la jeune fille, élevée au milieu d'une nombreuse parenté féminine, est initiée journellement à la vie futile et inoccupée qu'elle aura dans l'avenir, vie remplie de banalités, de longs soins donnés à la toilette, des cérémonies du culte familial, de quelques visites reçues ou rendues, de rares excursions aux tombeaux des ancêtres.

Souvent les enfants chinois sont fiancés en bas âge; c'est une question d'économie ou de convenance pour deux familles, et quoi qu'il puisse arriver entre les fiançailles et l'âge du mariage, pertes de fortune ou de santé, mauvaise conduite du fiancé, ou toute autre circonstance défavorable, la chaîne est rivée, il faut la subir; trop souvent, la malheureuse, mariée dans de telles conditions, profite de la première visite qu'il lui est permis de faire à ses parents après quatre mois de vie conjugale, pour se débarrasser, par le suicide, d'une existence intolérable.

La coutume étrange de la plupart des pays d'Orient qui ne permet aux époux de se voir que le jour même du mariage, commence à révolter certaines natures de femmes ayant, plus que la généralité, conscience de leur indépendance et de leur dignité; les unes refusent de suivre leur mari et menacent de se tuer si on les y contraint; d'autres, plus nombreuses, se réfugient dans les monastères bouddhiques où, la tête rasée, vêtues d'un costume sombre, elles lisent et récitent des prières, travaillent ou mendient; d'autres, enfin, ont formé, dans la Chine méridionale, l'association secrète de jeunes filles appelée « Société de l'Iris d'or », dont tous les membres font vœu de

se tuer plutôt que de se laisser marier malgré elles.

Mais ce sont là des exceptions. Dans les circonstances normales, une jeune fille est fiancée par ses parents entre douze et quinze ans. Les préliminaires de l'affaire sont conduits par une classe spéciale de femmes dont la profession d'entremetteuses est reconnue et acceptée par la coutume; elles connaissent mieux que personne la situation des familles, sont à l'affût des fiancés admissibles et payées de leur peine par un certain nombre de repas et des cadeaux plus ou moins riches que leur font les deux familles. Lorsque celles-ci ont pesé le pour et le contre, et se sont assuré que les influences astrologiques des intéressés concordent favorablement, elles échantent des lettres sur papier rouge (couleur de la joie), et pas n'est besoin d'autre contrat. Les cadeaux sont envoyés en même temps que les lettres; presque tous sont destinés à la fiancée, quelques-uns à sa famille, ces derniers généralement en nature, pour aider à la célébration du banquet nuptial. Deux ou trois jours avant le mariage, le trousseau de la jeune fille, plus ou moins somptueux, selon la fortune de ses parents, est envoyé chez le fiancé. Le grand jour arrivé, la mariée, richement parée, coiffée non plus en bandeaux à la Vierge, mais les cheveux relevés et soigneusement épilés aux tempes, pour donner au front le plus d'étendue possible, enveloppée d'un grand manteau rouge et d'un voile de même couleur, monte dans une chaise non moins écarlate et réchampie d'or; ses porteurs, suivis d'un brillant et bruyant cortège dont les pétards éloignent les mauvais esprits, la conduisent chez son fiancé. Là, elle adore avec lui le Ciel et la Terre; tous deux vident à moitié deux coupes reliées par un fil rouge, puis les échantent et en achèvent le contenu; c'est tout. En Mantchourie seulement, les conjoints sont tenus de faire inscrire leur mariage sur les registres de l'état civil.

Un déjeuner est servi; les époux ont seuls le droit de s'y asseoir, et le mari s'en régale plus ou moins sans que la pauvre épousée, immobile, muette et voilée, puisse y toucher. Enfin, il la conduit à leur futur appartement, où sont déposés les coffres rouge et or contenant le trousseau,

ainsi que les cadeaux des parents; il lui enlève son voile et, le plus souvent, il voit alors pour la première fois la compagne de sa vie! Bientôt après, ils prient ensemble devant la tablette commémorative où l'âme des ancêtres passe pour s'être rendue, puis ils présentent leurs respects aux aînés de leurs familles, réunies pour un grand banquet; enfin, dernière et terrible épreuve, les amis sont invités à venir saluer et examiner l'infortunée jeune mariée et à donner, sans réticence aucune, leur opinion sur sa personne. Debout et tremblante, les yeux baissés, elle doit rester impassible, aussi indifférente en apparence, aux critiques désagréables qu'aux compliments.

Désormais, elle appartient à un maître dont elle ignore tout, à des ancêtres nouveaux qui remplacent les siens, et surtout, c'est là le nœud de la situation, à une belle-mère qui a le droit d'exiger d'elle l'obéissance la plus absolue, et de rendre à son gré sa nouvelle existence douce ou misérable. En Chine, comme aux Indes, la femme, en vieillissant, prend sa revanche de la sujétion à laquelle on la condamne pendant sa jeunesse, et, si sa nature n'est pas bonne, elle fait souvent payer à d'innocentes belles-filles les déboires dont elle a longtemps souffert. La dureté des belles-mères, surtout dans la classe pauvre, cause la plupart des suicides (presque tous par l'opium) des jeunes mariées et des jeunes veuves; la mort n'est pas seulement une délivrance aux yeux de ces malheureuses, c'est aussi un moyen de se venger, car on croit que l'âme du suicidé hante son ennemi et peut lui infliger toutes sortes de maux. Les rapports des dames missionnaires anglaises et américaines sont pleins de récits particulièrement émouvants sur ce sujet.

Malgré les circonstances singulières dans lesquelles se concluent les alliances, les bons ménages ne sont pas rares en Chine. « Sois plein de respect pour ta femme, dit le père à son fils, dans les enseignements du sage Confucius, car elle doit, avec toi, avoir soin de mes ancêtres. »

M. DRONSART.

(La suite au prochain numéro.)





La Marquise Sabine

SUITE



URANT cette scène, André n'avait pas prononcé une syllabe, mais, quand je fus installée dans le coupé, il murmura, tout en feignant d'arranger les fourrures :

— Sabine, es-tu convaincue de ce que tu viens de dire à notre père ?

Je répondis sur le même ton :

— Mon pauvre ami, me crois-tu donc assez hardie pour inviter à Barsannes sans l'assentiment de la marquise ?

— Alors, pourquoi les deux grosses larmes que j'ai vues ?

— Parce que j'ai compris de suite le chagrin de père et je l'aime tant, que...

— Que tu vaincrais ta timidité pour lutter contre un orgueil absurde. Je t'aiderais, tu peux m'en croire. Ainsi, j'étais bien résolu, aujourd'hui, à ne pas accepter l'invitation de M^{me} de Barsannes, et à dire carrément le motif de ce refus à ton mari.

— Une folie qui eût troublé notre tranquillité à tous. Pas de coup de tête, André, surtout sans motif... Au revoir, je me retarde trop... Père, n'oubliez pas mes roses. Parrain viendra vous prendre à 3 heures... Allez, Tom.

Litt et Diana partirent comme le vent. Quelques secondes encore, j'aperçus père et André sur le seuil de la villa — puis, plus rien... Alors, je me mis à pleurer follement... Personne ne pouvait me voir... La température étant plus douce, j'avais laissé Reine monter sur le siège, et j'éprouvais une âpre douceur à sangloter bien fort, après la contrainte que je venais de m'imposer. Je me sentais triste, inquiète à mourir. Car, je le comprenais, contrairement à ce que l'on remarque dans la noblesse, où l'élévation des sentiments s'allie, en général, à la distinction de la race, la marquise avait honte de mon père...

Honte de mon père ! l'homme honnête, loyal, que tout le pays aime et estime ! Honte de mon père ! le chrétien fervent, le secours du pauvre, le

bienfaiteur de l'ouvrier ! Honte de mon père ! et pourquoi ? Sans doute parce que l'instruction lui fait défaut ; parce que, dans le tracassé des affaires, il n'a pas eu le loisir de polir ses manières à la fréquentation du monde ; parce qu'il est resté, avant tout, un *travailleur*. Ceci empêche-t-il la noblesse des sentiments, la délicatesse du cœur ? N'est-ce pas grâce à son activité prodigieuse, à la tension de tout son être vers les choses commerciales, que père a réalisé la brillante fortune qui permet au château de Barsannes de reprendre peu à peu son luxe princier ?

Accepter cette fortune en dédaignant son auteur me semblait monstrueux... Et mes larmes coulèrent soudain plus pressées, plus amères, en songeant que, deux mois auparavant, père avait déjà été exclu d'un dîner donné lors du départ des de Briges pour Paris. La marquise avait alors agi avec tant d'adresse que j'avais fermé les yeux, craignant de me tromper ; devant la récidive, les fermer encore serait une faiblesse impardonnable, une infamie de la part d'une fille, et cette faiblesse, je ne voulais pas l'avoir, cette infamie, je ne voulais pas la commettre.

Résolument, j'essuyai mes pleurs et, baissant la glace du coupé, j'exposai à l'air vif mon visage brûlant...

Les chevaux avaient marché bon train : sur le fond clair du ciel se dessinait la masse imposante de Barsannes. Encore quelques minutes, et je serais arrivée...

Qu'allais-je dire à ma belle-mère ? Quel accueil allais-je recevoir ? J'eus à peine le temps d'y songer. Déjà, la voiture roulait sous les peupliers de l'avenue, puis s'arrêtait devant le grand perron.

Laurent, tout en ouvrant la portière, répondit à mes brèves questions sur les habitants du château.

— M. le marquis et M. le baron viennent seulement de rentrer, après une chasse assez fructueuse ; ils font en ce moment leur toilette pour le déjeuner ; M^{me} la baronne écrit dans la bibliothèque ; les enfants achèvent, au jardin, un immense bonhomme en neige ; quant à M^{me} la marquise, elle était au salon il n'y a pas cinq minutes.

Ce fut, en effet, sur le seuil du salon que M^{me} de Barsannes apparut soudain comme je traversais

rapidement le vestibule. Elle semblait fort contrariée.

— Qu'avez-vous pensé de rester ainsi, Sabine? Depuis deux heures, j'attends votre retour.

— Je me suis un peu attardée à la villa.

Elle me lança un rapide regard, puis demanda simplement :

— Je pense que vous avez trouvé tout ce que je désirais?

— Oui, tout...

— Eh bien, allez vite changer de costume; vous avez juste le temps...

Elle rentra au salon. Je la suivis, car, je le sentais, l'explication devait avoir lieu sur l'heure.

— Parrain vient ce soir, ainsi que mon père et mon frère, dis-je d'une voix très ferme. L'invitation concernant André seul, père ne voulait pas accepter, mais mes instances pressantes ont fini par vaincre sa résistance. C'est la cause de mon retard.

La marquise tourna vers moi son visage subitement irrité :

— Comment! Vous vous êtes permis...

Je continuai, sans paraître l'avoir entendue :

— Dans sa modestie profonde, ce pauvre cher père s'imaginait que vous aviez honte de l'admettre à votre table avec de nobles convives, un fait analogue s'étant, paraît-il, produit une autre fois; j'ai dû lui expliquer que c'était un malentendu, que ce ne pouvait être qu'un malentendu, puisque je vous avais appris qu'il était libre. Ce serait odieux, n'est-ce pas, d'accepter la fille et la fortune, et de repousser le père, par la seule raison qu'il est un travailleur? Si certains enfants, ce que je n'arrive pas à croire, ont assez peu de fierté et de cœur pour souffrir pareille blessure, pareil affront, je sens bien que moi, Sabine, je ne le souffrirais jamais...

Durant quelques secondes, nos regards se rencontrèrent... Elle put lire dans mes yeux un énergique défi: moi, je lus dans les siens autant d'étonnement que de colère; mais elle ne prononça pas un mot, faute de temps sans doute... La porte venait de s'ouvrir, et petits barons, petites baronnes arrivaient, exubérants de fraîcheur et de gaieté.

— Madame Sabine, criaient-ils, nous savons que vous êtes là, venez vite voir notre bonhomme. Si vous saviez comme il est réussi; nous allons, tantôt, le bombarder de boules de neige; vous nous aiderez, n'est-ce pas?

Je promis mon concours pour « tantôt », et j'allais peut-être me laisser entraîner vers le bonhomme si « réussi », quand la voix sèche de Mme de Barsannes se fit entendre :

— Pressez-vous donc, ma chère, vous devriez être habillée depuis une heure; prenez votre robe verte, la bleue vous va indignement.

Et j'ai pris la robe « verte », bien que je sache (car ces choses-là se savent) que c'est la robe verte qui me « va indignement ».

Est-ce une vengeance! Peut-être! Vengeance mesquine, en vérité... L'ennui, c'est qu'Herbert, sans rien dire, toutefois, a froncé les sourcils en me voyant ainsi vêtue.

Le soir, tout s'est bien passé. La marquise est trop femme du monde pour faire mauvais accueil à un hôte même peu désiré. Elle a placé père à ma droite, et le colonel d'Ambremont à ma gauche.

Décidément, je l'aime, ce vieux grognard de colonel. Son ton est rude, ses mouvements très brusques.... quand il peut bouger; ses gros yeux semblent méchants, et il tortille sa moustache d'un air qui signifie : « Je voudrais vous avaler. » Au fond, je le crois bon, mais aigri par la solitude et les infirmités.

Notre coin de table était gai entre tous. Aussi, le troupeau des baronnets, parqué à l'autre bout, nous regardait-il d'un œil d'envie.

Oui, je l'avoue, la tristesse, l'inquiétude du matin s'étaient envolées à tire-d'aile dans l'enivrement de ma victoire... Et Sabine se sentait capable de « bouter » encore l'orgueil de la marquise...

..

Les de Briges sont de retour depuis une semaine. Herbert affirme que, leur budget s'écorçant d'une façon sensible, ils ont dû quitter Paris en pleine saison mondaine pour ne pas s'endetter. Le père paraît ravi de se retrouver à la campagne; la fille, au contraire, est une vivante élégie... Manquer des bals! des concerts! peut-être même un mari! s'enterrer dans ce pays de loups!

Oui, de loups, j'ai bien dit. On en a signalé deux énormes de l'autre côté de la rivière, et voilà déjà une dizaine d'agneaux qui disparaissent d'un petit village éparpillé sur la colline.

Joie d'Herbert! Deux loups! une chasse passionnante! une vraie chasse! Il est parti ce matin de très bonne heure avec M. de Briges et la belle Ondine, qui « raffole des coups de feu ». Singulier goût pour une femme! Et moi qui tremble devant une carabine Flaubert!... Je l'écris ici, mais je ne l'avouerais pas tout haut, craignant un sourire de mépris d'Herbert et de Mme de Barsannes... Et les « ancêtres », dans l'indignation d'une pareille poltronnerie, ne sortiraient-ils pas de leurs cadres d'or pour renier celle qui porte maintenant leur nom? Seigneurs bardés de fer, chevaliers de Malte, abbesses à l'air altier, et vous, pimpantes marquises costumées en Diane chasse-resse, que devez-vous penser dans l'au-delà mystérieux où vous vivez maintenant, en me voyant détourner les yeux, quand Herbert sort de son carnier de pauvres petites victimes encore chaudes et palpitantes?

Où court ainsi ma plume? Il s'agit aujourd'hui non pas d'oiseaux, mais de deux gros loups; et, pour des loups, si je me sens aussi peu brave, je me sens moins tendre. J'ai donc souhaité « bonne

chasse » à Herbert, ce qui l'a agacé, car, il paraît qu'on ne doit jamais dire « bonne chasse » à un chasseur (à noter pour une autre fois, afin d'éviter ce froncement de sourcils qui m'attriste un jour entier); puis, j'ai fait mes visites habituelles au village, et, de retour au château, m'enfermant dans mon cabinet de toilette, transformé en atelier, je me suis mise à peindre le Chemin de croix promis à l'abbé Falhès.

Après le déjeuner, assez silencieux, en tête à tête avec ma belle-mère, une bonne surprise m'attendait. André avait à traiter une affaire non loin du château, et l'affaire achevée, naturellement il est venu à Barsannes. Il m'apportait une longue lettre de Michèle, un gros bouquet de la part de père; et, pour la marquise, un merveilleux camélia panaché dans une vasque en porcelaine de Sèvres.

« Remercement du dîner », ai-je songé à part moi.

Ravie de ce cadeau, Mme de Barsannes a invité père et André pour dimanche prochain; puis, fort gracieusement, m'a donné la liberté par ces paroles :

— Si vous alliez un peu au jardin avec votre frère, Sabine, le temps est merveilleux !

Je me suis levée en toute hâte; le ciel était si bleu, le soleil si beau, qu'il me prit une envie folle d'aller non pas au jardin, mais loin, n'importe où.....

— Ne pourrions-nous plutôt faire une promenade en forêt? Je cueillerais du houx; Herbert a oublié de m'en rapporter l'autre jour.

— Eh bien ! ma chère, sonnez pour qu'on attelle. Vous prendrez sans doute le coupé ou la victoria?

Non, nous n'avons pris ni le coupé ni la victoria, mais la petite charrette anglaise. De la sorte, Tom est resté au château, et nous sommes partis comme deux écoliers en vacances, suivis seulement de Bérís, aussi joyeux que nous.

Ainsi que l'avait dit la marquise, le temps était merveilleux; l'azur du ciel, le soleil brillant, la brise très douce eussent donné l'illusion du printemps, sans l'immense nappe de neige étendue sur toute la campagne. L'air devint piquant sous les grands sapins de la forêt. Ils conservaient leurs gracieuses pendeloques de givre; la mousse durcie craquait sous les sabots de Litt et Diana, et je dus me hâter de faire ma récolte de houx pour qu'André ne prît pas froid en attendant mon retour.

Ah! qu'il était joli, mon houx, avec ses feuilles brillantes aux pointes acérées et ses baies d'un rouge vif si gentiment piquées dans la verdure!

André, qui l'avait d'abord qualifié de « fagot d'épines », ne put s'empêcher de l'admirer, quand je le lui mis sous les yeux en remontant dans la voiture.

Au moment de tourner bride, je m'écriai tout à coup :

— Latour est à deux pas; si nous allions chez le colonel? Il te trouve charmant, et m'a exprimé dernièrement le désir de te voir. Cette visite lui serait agréable...

Je savais bien aussi faire plaisir à André: il voudrait tant fréquenter la noblesse du pays!

Il sourit, et, quelques minutes après, nous étions à la porte du château.

— Ah! madame la marquise, me dit le vieux jardinier, M. d'Ambremont a eu sa crise de goutte avant-hier, hier, et ce matin; il n'est pas encore bien fameux; n'importe, il est au salon, veuillez entrer, car, tous ces jours-ci, il a eu soin de me dire: « Colin, je n'y suis que pour la famille de Barsannes, tu entends? » Alors?...

Nous sommes donc entrés au salon, annoncés par « Colin » d'une voix retentissante; mais, voyons, saurai-je le narrer? Il faudrait la plume de Gyp ou le crayon de Caran d'Ache pour cette scène.

Le salon est immense, plus immense encore que celui de Barsannes, et le colonel a l'oreille dure, de sorte que nos noms s'envolèrent dans l'espace avant d'arriver jusqu'à lui.

A demi couché devant le feu, sa courte pipe aux lèvres, il regardait d'un air furibond son ex-ordonnance, maintenant son domestique et souffredouleur, « Cabanou », qui, au port d'armes, les talons joints, les bras collés au corps, l'écoutait sans sourciller.

— Cabanou, tu es une bête.

— Oui, mon colonel.

— Cabanou, tu es une buse, un âne, une oie!

— Oui, mon colonel.

— Un butor, un animal!

— Oui, mon colonel.

— Un pékin, un chien de cosaque!

— Oui, mon colonel.

— F...iche-moi la paix, va-t-en au diable!

— Oui, mon colonel.

Cabanou porta la main à la hauteur du front et se retourna pour... « aller au diable ». Alors, il nous aperçut. Sa bonne figure s'éclaira soudain, car, nous nous connaissons, Cabanou et moi, pour nous rencontrer souvent dans les rues du village, et il s'écria :

— Mon colonel, mon colonel, Mme la petite marquise!

Heureusement que Mme de Barsannes et Herbert n'étaient pas là, car « Mme la petite marquise » et son cavalier firent une entrée déplorable. Un rire fou nous avait pris tous les deux, rire que nous nous efforcions, naturellement, de contenir, et nous nous avançons l'un et l'autre avec des mouvements convulsifs dans les épaules et des grimaces horribles sur la figure, incapables de prononcer une syllabe.

Le colonel, qui avait poussé un joyeux « Enfin! » aux paroles de Cabanou, nous regardait alternativement, comme cherchant le mot d'une énigme.

— J'y suis ! j'y suis ! dit-il tout à coup, vous avez entendu mon dialogue avec Cabanou !... Riez, mes enfants, riez sans crainte. Cela me guérira peut-être d'entendre votre rire frais et jeune. Cabanou, une bouteille d'alicante, du vieux !

— Oui, mon colonel.

— Pauvre garçon ! L'envoyer au diable, dis-je en regardant s'éloigner le fidèle serviteur ; et moi qui trouve, colonel, qu'il est quelque chose comme votre ange gardien.

— Cabanou, cria le colonel d'une voix tonnante, réparation ! tu es un ange...

Dans le lointain du salon, la voix de Cabanou répondit :

— Oui, mon colonel.

Et, cette fois, oubliant sa crise de goutte, le colonel éclata de rire avec nous.

Quel fut l'entretien durant l'heure que nous passâmes avec M. d'Ambremont ? Vraiment, je n'en sais trop rien ; mais, ce que je sais, c'est que cette heure passa vite ; car, à part les redites habituelles aux personnes âgées et quelques jurons mal réprimés quand un élancement arrivait plus aigu, le colonel se montra intéressant, plein d'entrain, et d'une amabilité parfaite pour André qui lui donnait la riposte avec sa verve habituelle. Il l'engagea à revenir à Latour, accompagné de père, ce qui me causa un sensible plaisir. Voyant que nous nous levions pour prendre congé, il se récria si vivement, une telle expression de tristesse parut sur son visage, que je consentis à demeurer quelques instants de plus, instants qui me furent largement payés, certes !

— Une charité, n'est-ce pas, petite marquise ? dit le colonel, en me tendant la main.

Et, comme j'ouvrais la bouche pour protester, il m'arrêta par ces mots :

— Oui, oui, je sais que votre bon cœur vous attire auprès de mes misères, mais je sais aussi que, d'habitude, la jeunesse n'aime pas les grognards comme moi. Est-ce que cette poupée d'Odine de Briges accompagne son père dans les très rares visites de celui-ci à Latour ? Pourtant quand l'âge et les infirmités clouent un malheureux sur un fauteuil les trois quarts de l'année, il lui est doux de voir un frais visage, d'entendre une voix jeune, de joyeux éclats de rire, et des petits pas légers. Merci, mon enfant, de me procurer ce plaisir.

Il ajouta plus bas :

— Vraiment, j'étais né pour être grand-père, et j'eusse aimé une petite-fille comme vous.

Il me faisait pitié !... Une larme parut dans mes yeux, il la vit et, reprenant son ton bourru :

— Vous n'allez pas pleurer, je pense, parce que je vous conte là des bêtises. Assez sur ma vieille carcasse ; laissez-moi vous parler de Cabanou... Il vous adore, ce garçon ! Un rival d'Herbert !... Quand il revient du village, planté devant moi, avec l'air de chien fidèle que vous connaissez, le

voilà qui commence : « Mme la petite marquise a dit telle chose à la vieille mère Decraud ; — Mme la petite marquise a porté du vin vieux, ce matin, au cantonnier qui se meurt ; — Mme la petite marquise a enseveli, hier, le dernier poupon aux fermiers de la Jonchère... » Ainsi de suite. Et, pendant toute l'énumération, moi, je pense : « Comment mon amie la marquise laisse-t-elle faire ainsi cette enfant ? » Car, je la connais ma vieille amie, elle n'est ni tendre, ni donnante...

— Ma belle-mère est très bonne ; mais, avec raison, elle songe à relever Barsannes. Quant à moi, je suis simplement distributrice : père et André me donnent beaucoup. Ce sont eux qui ont le mérite.

— Des chenapans, ces pauvres ! grommela le colonel.

— Quelques-uns, peut-être. Dès lors qu'ils sont âgés, infirmes, qu'importe ! Il faut songer simplement à les soulager, à les rapprocher de Dieu.

— Dieu ! avec cela qu'il s'occupe de nous !

— Oh ! colonel, m'écriai-je vivement, vous verriez bien qu'il s'occupe de nous, si...

— Si, quoi ? Parlez, allons, je ne suis pas un ogre, que diable !

— Si vous recouriez à lui.

Il prit un air que je ne lui connaissais pas encore, cet air « sceptique » dont m'avait parlé Herbert.

— Essayez, colonel, essayez...

Prenant brusquement son parti, il machonna dans sa grosse moustache :

— J'essaierai, allons, j'essaierai. Dites-moi, au moins, que ce n'est pas ce diable de curé qui vous a chargée de me sermonner ?

— L'abbé Falhès ? Non certes.

— Il est venu deux fois à Latour ; mais, je n'aime pas les soutanes. Colin sait la consigne... Il ne l'a pas fait entrer.

— L'abbé Falhès est un saint ! s'écria André. Il a laissé des postes enviés pour s'ensevelir dans ce trou où il vit comme un pauvre, donnant le peu qu'il a aux malheureux.

— Vous le connaissez ?

— Je crois bien ! Un vieil ami de mon père. C'est un homme intelligent, instruit, aussi humble que savant. Sabine et lui rêvent pour l'église et le village maintes améliorations.

Je devins toute rouge et lançai à André un regard de reproche. M. d'Ambremont s'en aperçut.

— Oh ! oh ! que rêvez-vous donc, petite marquise ?

— Nous en parlerons un autre jour, dis-je en me levant. Cette fois, il est plus que l'heure de partir...

Il insista :

— Allons, vite, je suis curieux. Quelques mots sur vos projets. Si vous refusez, je sonne Cabanou et le mets de planton à la porte ; vous serez prisonniers.

Je souris, et lui expliquai rapidement ce que nous désirons : une salle de réunion pour les villageois, une école pour les enfants.

— Grosse affaire, cela ! interrompit M. d'Ambremont, car il faut non seulement des fonds, mais de la bonne volonté. Or, à part votre mari...

J'étouffai un soupir... Où est donc la bonne volonté d'Herbert ?

— Et puis ? questionna de nouveau le colonel.

— Puis, nous songeons à orner l'église : pour Dieu d'abord, ensuite pour attirer davantage nos paysans. Nous voudrions un beau vitrail au chœur, un harmonium à la tribune...

— Un harmonium ! Et qui donc jouerait, je vous prie ? Cabanou, qui a été troisième clairon dans son jeune temps ?

André se mit à rire.

— Vous oubliez ma sœur, colonel ; c'est une excellente musicienne.

— Je perds sans doute la mémoire, mais je jurerais n'avoir jamais entendu le son du piano à Barsannes.

Je me sentis rougir... Depuis mon mariage, je n'ai, en effet, pas ouvert une fois mon beau Pleyel que je caresse du regard avec tant d'amour.

— Je crois que mon mari et sa mère n'aiment pas beaucoup la musique, dis-je, assez embarrassée ; mais, quand j'aurai l'harmonium, je me dédommagerai à l'église.

— Et cela vous ferait envie, un harmonium, un vitrail ? Voyons, ce ne doit pas être pourtant bien cher ?

— Hélas ! c'est toujours trop cher quand il y a déjà tant à dépenser ailleurs.

— Les prix ? interrogea-t-il brusquement.

— Les prix ! Eh bien ! le vitrail, environ mille à douze cents francs ; l'harmonium, deux mille pour avoir un bon instrument.

— Total : trois mille deux cents, murmura le colonel.

Et il resta tout songeur, tandis que, debout, prêts à partir, nous le regardions avec un étonnement profond.

— Au revoir, colonel, dis-je enfin, voyant que cette rêverie se prolongeait. Je crains vraiment que notre visite vous ait fatigué.

Il sursauta dans son fauteuil, ce qui lui arracha un cri de douleur.

— Fatigué ! votre visite !! La preuve du contraire, c'est que je vais vous la payer votre visite, ma petite marquise, comme à un excellent médecin que vous êtes.

Alors, ouvrant un des tiroirs du secrétaire placé près de lui, il prit plusieurs billets et me les tendit avec un bon sourire.

— Le vitrail, l'harmonium, tout y est. Allons, prenez, madame la doctoresse, et ne tardez pas trop à venir donner une nouvelle consultation à votre client.

Il s'interrompit et, changeant soudain de ton :

— Mais, c'est qu'elle pleure, ma foi !... Qu'avez-vous donc, petite marquise ? Moi qui pensais vous rendre si heureuse, entendre un de vos joyeux rires d'enfant...

En effet, je pleurais... de joie, cela va sans dire, puis de surprise, surtout de cet élan généreux d'un cœur que chacun, autour de moi, qualifie d'égoïste.

André, qui me connaît, sait qu'il faut laisser aux « grandes eaux » le temps de s'écouler ; mais le pauvre M. d'Ambremont regardait cette fontaine vivante d'un air si atterré que j'arrêtai tant bien que mal l'inondation avec mon petit mouchoir de batiste transformé en tampon.

— Pardonnez-moi, colonel, le bonheur étouffe, voyez-vous ; il me rend très sotte, très malhonnête aussi. Mes lèvres savent à peine vous dire : « merci », alors que mon cœur chante tout un *hosanna* reconnaissant... Oh ! quelle joie ! quelle joie ! C'est toi, André, qui va faire venir l'harmonium ; en grand mystère, nous l'installerons à la tribune, et quand, le jour de Pâques, l'abbé Falhès sortira de la sacristie pour commencer la messe, une marche triomphale saluera son arrivée dans le chœur. Je compte sur vous, colonel, ce jour-là.

— Sur moi, à l'église ! non, non, non, par exemple.

— Si, si, si, par exemple, pour entendre l'harmonium et voir le vitrail, car nous allons le commander bien vite... Puisque c'est vous qui l'offrez, si on mettait un saint Martin vous ressemblant (car il a été soldat, saint Martin) et faisant la charité à un pauvre, ou bien, ce serait d'actualité, le paralytique auquel Notre Seigneur dit : « Levez-vous et marchez ».

Je crus qu'il allait se fâcher tout rouge, mon ami le colonel.

— Je donne ça, non pour le bon Dieu dont je ne me soucie pas, non pour le curé qui m'agace, non pour l'église où je ne vais jamais, mais pour vous qui égayez un vieux grincheux de bonhomme. Donc, j'entends que mon nom ne paraisse pas dans toutes ces affaires, et encore moins ma vilaine figure. Je vois d'ici tous les mioches du village montrer du doigt votre saint Martin ou votre paralytique, en disant : « Ça, c'est l'ogre de Latour, le colonel Fracasse, Croquemitaine impotent. » Non, non, petite marquise, mettez là-haut Cabanou avec des ailes d'ange, si vous voulez ; moi, jamais, jamais, jamais... Aie, aie... maudites douleurs ! dès que je m'agite, les voilà qui repaissent. Je suis dans le cas de ne pouvoir plus bouger de l'hiver... Monsieur Gueldry, je compte sur votre prochaine visite avec Monsieur votre père... Petite marquise, amenez-moi Herbert un de ces jours. Il m'oublie pour la chasse, ce beau monsieur... Je ne puis vous reconduire, hélas ! mais Cabanou va me remplacer tant bien que mal... — Cabanou ?...

Et Cabanou nous accompagna jusqu'à la grille, assista à notre montée en voiture, puis fit le salut militaire, et resta piqué, impassible, jusqu'à ce que Litt et Diana, prenant le galop, l'eussent relevé de sa faction.

Ah ! quel bon retour ! Je bavardais comme une pie, je caressais mes billets de banque avec ivresse ; bref ! j'étais si folle qu'André, tout à coup, se mit à dire :

— Vraiment, petite sœur, puisque trois mille francs devaient te rendre si heureuse, pourquoi ne nous les as-tu pas demandés ? Pour voir une joie pareille sur ta figure, père et moi donnerions bien davantage. Tiens ! une idée : le colonel t'a payé ta visite, il faut que je te paie mon entrée chez lui. Cinq cents francs pour ta future école, veux-tu ?

Si je voulais ! Naturellement, cette hausse dans mes finances ne diminua pas ma gaieté, au contraire. Or, pendant que je riaais, riaais, riaais, Litt et Diana galopèrent, galopèrent, galopèrent, et nous nous trouvâmes bientôt devant la grille de Barsannes.

Comme le temps avait passé vite ! Je me croyais encore sous les sapins de la forêt...

Herbert arrivait au même moment, son fusil sur l'épaule, traînant autant les jambes que le pauvre Loti traînait les pattes derrière lui.

— Eh bien ? demanda André en arrêtant brusquement les chevaux.

— Succès complet ! Les deux loups ne croqueront plus de moutons. M. de Briges a abattu l'un ; moi, l'autre ; aux deux, M^{lle} Ondine a donné le coup de grâce. C'est vraiment...

Il s'interrompit. L'expression de mon visage dut le frapper sans doute, car il reprit sur un tout autre ton où se mêlaient, me sembla-t-il, une certaine satisfaction, de la tristesse, de l'étonnement et de l'envie :

— Comme vous avez l'air heureux, Sabine !

Étrange chose ! A ces mots, toute ma gaieté s'évanouit soudain, ainsi que ces bulles légères lancées par les enfants au moyen d'un fétu de paille. Délicates, irisées, gracieuses, elles s'élèvent dans l'espace, flottent quelques instants, puis disparaissent au moindre choc, au moindre souffle un peu vif.

Les paroles d'Herbert ont été ce choc, ce souffle un peu vif, et toute la soirée a retenti à mes oreilles le son bizarre de sa voix quand il m'a dit : « Comme vous avez l'air heureux, Sabine ! »

...

Non, il faut enfin en convenir sur ces feuilles que nul autre que moi ne lira jamais, non, je ne suis pas heureuse... Bien des femmes envieraient sans doute mon sort, ces femmes auxquelles suffisent l'orgueil d'un nom et les satisfactions matérielles ; moi, j'avais rêvé moins haut, mais plus doux.

J'avais rêvé une vie toute intime entre mon mari et sa mère, entre mon mari, chrétien, travailleur, aimant et gai, et sa mère, simple, bonne, comme devait être la mienne... J'eusse aimé l'appeler « maman », ce nom si doux que mes lèvres n'ont jamais prononcé ; l'entourer de soins constants, faire guider mon inexpérience du cœur et des goûts de son fils, par son expérience à elle. J'avais rêvé une intimité de tous les instants, un foyer ouvert aux amis et aux pauvres... Beaucoup de travail, beaucoup d'aumônes, beaucoup d'amour. Oui, beaucoup d'amour... Car, pourquoi Dieu mettrait-il en notre âme le germe de cette fleur splendide, si ce n'est pour qu'arrivée à son entier épanouissement, elle ne répande, sous son regard divin, charme et parfum autour d'elle ?...

De mon rêve à la réalité il y a un abîme ! Vraiment, j'ose à peine l'écrire. Tout en ayant auprès de moi Herbert et la marquise, je me sens *seule* à Barsannes...

La plante, élevée dans la chaude température de la serre, languit et meurt à l'air vif des glaciers... Ainsi de moi... Je ne languis pas physiquement, je ne meurs pas, mais ma nature aimante souffre de ne pouvoir s'épancher librement. Il y a une telle différence entre la douce intimité de la villa et la froide étiquette de Barsannes !

Que pendant leurs années d'épreuves, Herbert et la marquise se soient repliés sur eux-mêmes, je le comprends : cette réserve est le lot des caractères fiers. Dans la nature, aux heures d'orage, hommes, animaux, plantes, tout s'abrite et tout se tait ; mais, vienne une éclaircie, chacun de ces êtres, relevant la tête, sort de son lit de feuilles, de son nid ou de sa cachette, et retrouve éclat, travail et chanson. Eh bien ! le soleil brille maintenant sur Barsannes ; puisque le vieux château reprend peu à peu le luxe des anciens jours, pourquoi la mère et le fils restent-ils de glace dans leur bonheur ?

Est-ce de bon ton d'avoir ce sourire rare, cette parole brève, ces gestes mesurés ?... Peut-être... car, les jours derniers, Herbert m'ayant porté quelques violettes, les premières ! trouvées par lui sous les feuilles sèches, à la lisière du parc, je me suis jetée à son cou pour le remercier de cette attention, et la marquise m'a dit, d'un air fort contrarié :

— Modérez-vous, je vous prie, ma chère !

Memodérer ! hélas ! je ne fais que cela tout le jour.

Je voudrais causer du passé avec Herbert, de son enfance, de sa jeunesse, de ses rêves d'avenir (car, je le sais par parrain, sa mère seule l'a empêché d'embrasser une carrière), sonder surtout un peu son cœur pour voir s'il ne regrette pas trop miss Eidel... J'ai essayé une seule fois au début de notre mariage, et le terrible froncement de sourcils est venu m'avertir que je m'aventurais sur un terrain défendu... Je me modère...

Quand Herbert me baise la main avec sa grâce

parfaite de grand seigneur, je songe, non sans tristesse, aux embrassades retentissantes que Paulin et Suzon, mariés depuis un mois, échangent en plein sentier, sous le regard des moineaux curieux; et, sans désirer aussi sonore, aussi public, j'aimerais l'*intermédiaire*. C'est vulgaire sans doute... je me modère...

J'aimerais la prière en commun, avoir Herbert auprès de moi à la messe, le dimanche; lui et sa mère sont d'une indifférence religieuse absolue, et m'ont fait entendre clairement que, me laissant ma liberté, ils désiraient conserver la leur... Supplier, pleurer, n'aboutirait à rien... je me modère...

Seulement, je constate qu'à force de me « modérer », je deviens plus gauche de jour en jour, plus silencieuse, plus triste intérieurement.

Comment un homme peut-il consentir, même pour plaire à sa mère, à demeurer toute sa vie un désœuvré!... L'armée, le barreau, la presse convenaient à ravir, me semble-t-il, à Herbert; sa bravoure, son instruction, son intelligence, sa facilité d'élocution, son esprit très fin, l'eussent mis d'emblée au premier rang, et, par l'épée, la parole ou la plume, il se fût rendu utile à son pays, à la société, à ses semblables.

S'il est vrai que nous avons chacun une mission à remplir ici-bas, je ne puis croire que celle d'Herbert soit de fouiller les terriers, de battre les buissons, les genêts, les bruyères, à la recherche des lièvres et des perdreaux, ou d'attendre une journée entière, sous les saules, au bord de la rivière, qu'un goujon vienne étourdissement se prendre à l'hameçon.

Devant rester quelques années dans ce pays, si encore il s'intéressait aux paysans, à l'agriculture! S'il cherchait à améliorer certains terrains réputés mauvais, qui dépendent du château et n'ont pu autrefois trouver acquéreur! Si, en un mot, il dépensait sa force, sa jeunesse, son intelligence, à quelque chose d'utile! Mais non, il ne paraît pas se douter qu'on puisse mener une autre vie que cette vie d'oisiveté... Et moi je suis triste... Aimer et ne pouvoir être fière de celui qu'on aime, fait vraiment beaucoup souffrir...

..

Victoire splendide! Triomphe sans précédent! etc., etc.

Mon bon curé est fou de joie, le vitrail est très beau, l'harmonium a fait merveille, l'église était bondée, par curiosité, hélas! je le crains. Mais c'est déjà quelque chose que d'attirer la foule! Le corps se trouvant dans une saine atmosphère, l'âme finit, un jour ou l'autre, par s'en ressentir. C'est la grâce que je souhaite à tous nos villageois, pas mauvais, les pauvres gens, indifférents seulement.

Voilà un mois que je préparais, en cachette de l'abbé Falhès, grand-messe et salut solennel. A la

brume, quand j'étais bien sûre qu'il ronflait au coin de son feu, je me rendais à l'église où m'attendaient quinze bambins aux poumons solides et six hommes de bonne volonté.

Avec d'étourdissants clic-clac de sabots, tout ce monde-là grimpait à la tribune et, pendant que je m'installais et cherchais la musique, André mettait de l'ordre dans le troupeau. Car il est venu régulièrement chaque soir, mon cher André! Tout à la fois chef d'orchestre et chanteur, il m'a rendu des services inappréciables. Ah! si Herbert avait son dévouement!

Nul ne saura le mal que nous nous sommes donné pour arriver au résultat obtenu. Les premiers jours, c'était un vacarme infernal, chacun criant à qui mieux mieux. André se pâmail de rire; moi, j'avais de folles envies de pleurer. Cela ressemblait à un concert de bêtes fauves, aux chants de guerre des Hovas ou des Sioux, mais pas du tout, oh! mais pas du tout à la messe de Dumont. Oui, vraiment, c'est la messe royale que nous avons exécutée; rien que cela pour nos débuts!

Je ne puis dire que ça été aussi réussi qu'à Notre-Dame: la très belle voix d'André n'arrivait pas à couvrir des notes absolument inattendues, et mon ami Brifond partait toujours trop tôt pour finir trop tard; mais, enfin, je ne croyais pas que ce serait aussi bien.

Les villageois ouvraient des yeux! des oreilles! Quant au bon curé, il pleurait de bonheur, et jamais, m'a-t-il avoué, il n'a chanté l'*Alleluia* avec tant d'allégresse. Demain, il ira à Latour remercier M. d'Ambremont auquel j'écris un petit mot pour annoncer, avec cette visite, le succès obtenu aujourd'hui. Je le gronde aussi, mon vieil ami, de n'être pas venu nous entendre.

Hélas! sa place n'était pas la seule vide! Le banc seigneurial est demeuré fermé. Un instant seulement, vers la fin de la messe, j'ai aperçu Herbert, debout près d'un pilier, tout au fond de l'église. Sa tournure élégante, sa tête intelligente et fière se détachaient avantageusement sur le milieu rustique qui l'entourait. Mais que sont pour Dieu les avantages physiques, l'ancienneté et la noblesse du nom? Herbert, à cette heure, dans cette humble église de village, était moins que la mendicante Marie-Jeanne agenouillée non loin de lui et priant avec tant de ferveur.

..

Je remarque que les de Briges viennent fréquemment nous voir depuis leur retour de Paris, et que la marquise les retient à dîner toutes les fois qu'André se trouve au château. Projeterait-elle un mariage entre mon frère et la belle Ondine?...
M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



EN JOUANT

SUITE ET FIN

XI



LE surlendemain du bal, Michelle se leva de bonne heure. Elle était en proie à une vague migraine et voulait essayer, pour la dissiper, d'un remède souvent usité par elle : la marche rapide a l'air encore très frais. Hâtivement elle soigna ses bêtes et, quittant son tablier de fermière, gagna la route.

Depuis la comédie, Michelle n'avait point revu Yves, et le malaise moral tombé sur elle à

la fin de la soirée s'augmentait à chaque heure. Un peu avant le cotillon, elle s'était étonnée de la longue absence du jeune homme oublieux d'une valse promise et, le cœur gros, Michelle avait entendu résonner le tambourin qui annonçait le cotillon. Elle avait vu entrer Yves avec Claude, tous deux portant, lui en flot, elle en écharpe, des rubans roses et verts. Elle avait remarqué l'air grave du jeune homme, l'extraordinaire pâleur de sa cousine. Qu'avaient-ils ? Elle s'était promis de questionner Yves, dans les courts rapprochements amenés par les figures, mais on eût dit qu'il l'évitait. En passant, il lui avait jeté un éventail pailleté d'acier, en disant très vite et très bas : « Vous le garderez, n'est-ce pas, en souvenir... » Et, sans attendre le tour de valse de rigueur, il s'était enfui. Tout cela paraissait étrange à Michelle, étrange comme la visite de la veille : deux jeunes gens descendus de voiture à la grille et au-devant desquels Bertrand, qui semblait les guetter, s'était élancé... Quand on l'avait questionné, Bertrand avait eu des réponses vagues : des jeunes gens rencontrés la veille, passant par hasard... l'apercevant dans le jardin, ils s'étaient arrêtés... Le soir, Bertrand sortait à pied sans prévenir, sans inviter sa sœur à l'accompagner... Tout cela troublait vaguement la jeune

filles, sans qu'elle pût préciser ce qu'elle redoutait. Elle cherchait encore le mot de ces énigmes en suivant la route que, machinalement, elle avait prise, celle qui menait au gave, au pont suspendu où Yves l'avait rencontrée.

Tout à coup, miroitant aux premiers rayons du soleil, Michelle vit venir une bicyclette lancée à toute vitesse ; à droite et à gauche, fouettée du vent, flottaient les plis d'une robe.

— Claude ! cria Michelle.

Comme Yves, quelques semaines avant, Claude s'arrêta net devant Michelle et, sans attendre le « bonjour » inquiet de la jeune fille, les lèvres serrées, si pâles qu'elles ne coupaient pas l'extrême pâleur du visage, Claude dit :

— Vous saviez qu'ils se battent ?

— Qui, mon Dieu ?

— Vous ne savez pas ?... Yves et votre frère !

— Yves... et Bertrand... se battent... pourquoi, mais pourquoi !...

Claude allait répondre : « Pour vous ! » Elle eut pitié de l'horrible angoisse qu'exprimait le regard de Michelle. Elle la vit tremblante, prête à défaillir et, la soutenant dans ses bras, chercha des prétextes :

— Querelle de jeu, probablement...

— De jeu ? Ils n'ont pas joué !

— Discussion futile, peut-être... les jeunes gens...

Tout à coup, une lumière se fit dans l'esprit de Michelle ; elle revit en une seconde les faits qui l'avaient tourmentée depuis le bal et, se redressant, blême, les yeux fous :

— Mon Dieu, mon Dieu ! cria-t-elle, c'est à cause de moi qu'ils se battent !

Et elle resta droite, comme figée en sa pose d'épouvante, avec un tremblement convulsif des lèvres. Claude eut peur ; elle se demanda quelle folie l'avait poussée à venir chercher près de Michelle des renseignements... Comment la pauvre petite en saurait-elle plus qu'elle-même ? Pourtant, presque malgré elle, Claude demanda :

— Vous connaissez mieux que moi le pays ; où peut-on se battre entre la Houn et la Fougeraie ?

Michelle, comme en rêve, répéta d'une voix sans timbre :

— Où peut-on se battre ?... Où peut-on se battre ?...

Puis, encore une fois, elle se souvint : Elle revit

Yves appuyé près d'elle sur le pont, elle l'entendit lui dire : « Le chemin aboutit, au bout de quelques pas, à une sorte de clairière sablée... »

— Là-bas, cria-t-elle, là-bas !

Et, toute son énergie retrouvée, elle s'élança sur la route. Claude, remontée sur sa machine, la dépassait impatiente, puis revenait.

— Allez ! dit Michelle... plus loin que le pont, un chemin à gauche...

Claude hésita un instant à abandonner la jeune fille, mais son angoisse était trop vive. Elle cria :

— Je vous attends là-bas !

Et disparut.

Michelle prit un sentier de traverse ; se déchirant aux ronces, glissant sur les cailloux, elle courait, malgré tout, haletante, le souffle court et bruyant comme l'ont les bêtes traquées, lasse à mourir. Elle rejoignit la grand'route près du pont. C'était bien la même eau, tranquille et bleue, coupée d'îlots blancs. Le soleil, encore doux, mettait dans les jeunes verdure des coulées d'or frissonnantes que l'eau reflétait. En passant près de l'endroit où tous deux s'étaient accoudés, Michelle crut entendre la voix tendrement railleuse d'Yves : « Vous croyez que je ne me battrais pas pour vous ? »

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Elle scandait sa course de ce cri d'appel, contenant toutes les prières et qui, si naturellement, vient aux lèvres aux heures d'angoisse : Mon Dieu ! Mon Dieu !

Elle vit deux voitures arrêtées... C'était là, sans doute... Elle allait toujours ; la main de Claude l'arrêta au passage. A quelques mètres du chemin, dissimulée par un arbre du bord, la jeune fille attendait, sa bicyclette jetée près d'elle dans le fossé.

— Vous aviez raison, dit-elle, voilà les voitures.

— Laissez-moi, laissez-moi aller... il faut les arrêter !

Claude resserra son étreinte :

— Vous êtes une enfant... un duel ne s'arrête pas au moment du combat... Nous ne pouvons rien, ma pauvre petite !

— Mais ils se tueront... ils se tueront !

Claude ferma les yeux et pâlit plus encore.

— Non, non... ils ne se tueront pas !... C'est très rare, un duel à mort... c'est au premier sang, j'espère...

Elle parlait d'une voix blanche, d'une voix froide. Michelle supplia :

— Je vous en prie, Claude, approchons-nous !

— Nous ne devons pas nous montrer.

— Eh bien ! par les champs... Nous resterons en face du chemin... je vous en prie !

— Allons !

La haie n'était point touffue ; elles passèrent, se déchirant les mains, insensibles à tout. En face du chemin, une large ouverture coupait la haie, servant d'entrée dans le champ.

— Je vous conjure, dit Claude à voix basse, de ne pas vous montrer.

— Je vous le promets.

Elles restèrent l'une près de l'autre, parlant en un souffle afin de ne pas attirer l'attention des cochers. D'ailleurs, ceux-ci, abandonnant leurs chevaux qui, paisiblement, somnolaient dans les brancards, la tête basse, s'étaient avancés dans le sentier, évidemment anxieux de connaître le résultat de la rencontre.

— Comment avez-vous su ? questionna Michelle.

— J'avais des soupçons... et hier j'ai vu les témoins arriver. Oh !... jamais je n'oublierai cela ! Nous étions au salon, Yves et moi ; le domestique est venu dire : « On demande monsieur ! » Yves est sorti, puis il a traversé de nouveau le salon pour aller dans la bibliothèque... deux jeunes gens le suivaient, habillés de noir. Ils ne m'ont pas vue, ils baissaient la tête, l'air si grave ! Yves les a fait entrer dans la bibliothèque, puis il est revenu. « Si ma mère demande ce que c'est... dis-lui qu'il s'agit d'un cheval à vendre ». J'ai fait signe que oui... mais j'avais compris... J'ai voulu le questionner, il s'est fâché... Alors ce matin, avant qu'Yves soit parti, je me suis sauvée, j'ai couru vers vous... Je pensais que vous sauriez peut-être... Ils ont dû donner rendez-vous aux témoins sur la route et partir à pied, afin de ne pas donner l'éveil.

— Oui, oui.

Michelle se souvint de la fenêtre entr'ouverte dans la chambre de Bertrand, située au rez-de-chaussée : sans doute il avait sauté dans le jardin pour éviter les questions de Ninette, levée à l'aube... Mais pourquoi se battre à cause d'elle... pourquoi ? Elle ne comprenait pas. Il lui semblait que sa tête, tout d'un coup, s'était vidée ; elle la sentait creuse et résonnante comme une cloche. Dououreusement, chaque mot, chaque bruit, si faible qu'il fût, la frappait.

Les cochers, brusquement, s'avancèrent.

Michelle étouffa un cri. Un groupe apparaissait dans le chemin. Sans blessure, marchant le premier, venait Yves. Il échangea des poignées de main avec ses témoins et gagna une des voitures. Le cocher remonta sur son siège, rassembla les rênes... Alors, échappant à Claude, Michelle bondit sur la route. Yves la vit ; il devint très rouge, puis pâle affreusement et détourna la tête, tandis que les chevaux portaient au grand trot.

Un homme déboucha du chemin :

— Une voiture, dit-il, il faut qu'on fasse avancer une voiture.

Michelle reconnut un ami d'Yves et de son frère ; elle courut à lui :

— Bertrand !... Dites... Bertrand ?

— Mademoiselle de Housay ! Pourquoi êtes-vous là ?... Comment avez-vous su ?

— Bertrand !... répéta Michelle.

— Il n'a presque rien... seulement il est évanoui et... Ah ! vous aussi, mademoiselle ?

Claude venait de paraître à son tour. Elle semblait extraordinairement calme.

— C'est par hasard que nous sommes ici; puisque c'est fini, laissez-nous voir le blessé!

Et comme le jeune homme cherchait à les retenir, elle reprit d'un ton ferme :

— Cette enfant en a le droit... et moi... moi, je l'accompagne.

Michelle s'élança dans le chemin... Alors, à demi-voix, le témoin dit à Claude :

— Il est très mal... un sale coup d'épée.

Puis, sans plus s'occuper d'elle, il aida le cocher à faire tourner la voiture.

Assis sur la terre, soutenu par le médecin, Bertrand, la tête renversée, les yeux clos, semblait mort. Sa chemise, déchirée dans la hâte d'un premier pansement, découvrait son buste, que des bandes fortement serrées entouraient; à droite, une tache rose grandissait.

Le médecin, qui connaissait les jeunes filles, eut une exclamation de surprise fâchée.

— Ce n'est pas votre place ici, mademoiselle Claude, ni même la vôtre, mademoiselle Michelle. . Quelle folie! Ça ne s'est jamais vu!

Sans répondre, Michelle s'agenouilla près de son frère et se mit à sangloter.

— Bon, ça, dit le médecin... ces yeux secs m'épouvantaient... Mademoiselle Claude, arrive-t-elle, cette voiture?

— On l'amène; c'est difficile, le tournant est en pente et très étroit...

Elle parlait toujours de sa même voix froide. Seulement, dans ses yeux, fixés sur la tache rose qui grandissait toujours, passaient des lueurs de folie.

— Satanés maladroits! grondait le docteur. Il me tarde de voir ce garçon-là sur ses oreillers...

Il hésite un peu, puis, résolument, dit à Claude :

— Prenez ma place... Je vais les aider... Aussi bien, si vous étiez sœur de charité... et toutes les femmes sont sœurs de charité!

Claude reçut dans ses bras Bertrand évanoui. Repliée sur elle-même, Michelle pleurait toujours. Du chemin venaient les voix empressées des hommes, le bruit sec des fers des chevaux glissant sur les cailloux... Claude se pencha vers la tête pâle renversée sur son épaule... elle se souvint, elle aussi!... elle revit Bertrand baisant ses mains jointes et disant gravement : « Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas de peine. » Était-ce la crainte de blesser gravement son cousin qui avait paralysé sa défense? « Pour que vous n'ayez pas de peine. » Ah! s'il savait, le pauvre garçon, mourant peut-être par sa faute, s'il savait quel deuil immense, quelle nuit profonde tombait à jamais sur le cœur de sa Claude aux yeux fiers! Très doucement, ainsi qu'une mère qui craint d'éveiller son enfant, Claude effleura de ses lèvres le front du blessé... Pauvre garçon! s'il avait su!

La voiture tourna enfin dans la clairière, on étendit les coussins — le médecin, en la remerciant, prit la place de Claude. Avec des précautions infinies, évitant les à-coups, on remonta sur la route. Michelle, assise au fond du landau, pleurait encore... Les chevaux, en un trot lent, repartirent.

Claude, restée seule, regarda la voiture s'éloigner, disparaître au premier tournant. Elle se vit seule sur la route comme elle était seule dans la vie, seule toujours! Alors, éperdument, elle pleura.

.....

Bien qu'il fût de bonne heure encore et qu'elle eût conservé son bonnet du matin, M^{me} de Housay, descendue dans le jardin, cueillait des roses. Elle en voulait mettre au salon, dans les grands vases; mettre aussi dans la salle à manger, dans le vestibule... partout! Parce que ses pressentiments de l'avant-veille ne pouvaient l'avoir trompée — ils étaient en avance, tout au plus — et puisqu'on n'avait rien dit le soir même, que la fatigue de la veille avait empêché les Derroy d'accourir le lendemain, ce serait, cette grande démarche, pour aujourd'hui certainement. Elle en voulait à Michelle d'être sortie de si grand matin sans prendre le temps de pomponner sa grand'mère... S'ils venaient de bonne heure, les chers voisins, demander sans façon à déjeuner, que ferait-elle fagotée de la sorte?

Et, dans sa crainte d'être surprise ainsi, elle se hâta, la vieille dame. Dans sa jupe relevée avec des grâces du temps passé, elle entasse les roses blanches, les roses pourpres, les roses thé... Et voilà tout à coup qu'une voiture s'arrête à la grille... entre dans l'allée... Un landau fermé... « Ah! mon Dieu, soupira la grand'mère, j'en étais bien sûre... ce sont eux! » Et de saisissement, elle laisse tomber ses fleurs. Elles roulent, les roses blanches, les roses pourpres, les roses thé, elles roulent pêle-mêle dans l'allée, les chevaux les piétinent... les roues font saigner leurs pétales. C'est une jonchée joyeuse qu'a faite la grand'mère à l'enfant blessé, peut-être mourant!... Avec un gai sourire, M^{me} de Housay salue... Mais... rêve-t-elle? Est-ce bien Michelle, sa Michelle en larmes? et Bertrand... sans vie... les yeux clos?... Sans souci d'elle, la voiture passe, ne s'arrête qu'au perron. Et seulement le cri déchirant de tante Laure prouve à la grand'mère qu'elle ne rêve pas, que c'est bien vrai cette chose horrible qu'elle ne comprend pas... elle ne comprend pas, mais elle sent que ses rêves, tous ses rêves sont morts... comme Bertrand peut-être... « Mon Dieu! dit-elle, est-ce la fin cela! est-ce donc la fin! »

XII

Dans la chambre close où flotte une écœurante odeur de phénol; à la faible lueur filtrant à travers les lames des persiennes, M^{lle} Laure tricote. Le

choc léger des aiguilles trouble seul le grand silence. Souvent, M^{lle} de Housay interroge du regard le visage très pâle encore de Bertrand; au moindre frémissement des paupières baissées, elle pose son ouvrage sur ses genoux, guettant le réveil. Voilà bien des jours déjà qu'on a rapporté le jeune homme mourant. Maintenant, tout danger est écarté, mais que de soins il faut encore!

Bertrand, en un soupir, s'est éveillé. Il sourit à M^{lle} Laure, d'un pâle sourire sans joie. Doucement, M^{lle} de Housay, qui s'est approchée de son lit, lui prend la main :

— Un bon sommeil, Bertrand, et plus de fièvre!

— Oui, je crois qu'à force de m'aimer toutes, vous m'avez sauvé.

Il hésite, puis demande, tandis qu'un peu de rose monte à ses joues :

— Pas de nouvelles de là-bas?

— Ils sont tous partis.

— Tous partis?... Ah! oui, naturellement!

De nouveau, il ferme les yeux. M^{lle} Laure croit qu'il se rendort et lentement, sans secousse, dégage sa main.

Mais Bertrand ne dort pas, il pense que ce coup d'épée a brisé ses rêves à lui, à l'heure même où ils naissaient; il pense à Michelle qui doit souffrir atrocement, et un grand dégoût lui vient de la vie.

— Tante Laure?

— Tu ne veux plus dormir?

— Tante Laure, il fallait me laisser mourir!

— Te laisser mourir! Ah! mon cher enfant!

Est-ce bien toi qui parles ainsi? N'as-tu donc plus pour nous d'affection ou de pitié?

— Vous ne savez pas... vous ne savez pas...

Il a soif de dire à ce cœur dévoué, sûr et fort dans sa tendresse, de quelle invisible blessure il souffre, de quelle plaie douloureuse son cœur a saigné... Mais la vieille demoiselle comprendra-t-elle qu'un amour à peine naissant tienne si fort l'âme? Non, sans doute, et mieux vaut garder ce cher secret, l'ensevelir à jamais avec toutes les espérances qu'il portait en lui et qui sont mortes, mortes comme les joies passées qui plus jamais ne renaîtront.

— Bertrand, dit M^{lle} Laure, peux-tu m'écouter?

Il fait signe que oui. Alors, très grave, elle parle, d'une voix basse qui frémit un peu :

— Mon enfant, je ne te reprocherai pas ce duel et le martyre d'angoisse auquel tu nous a condamnés. Si tu as ainsi bravé, toi bon chrétien, les lois de l'Église, c'est, je le devine, qu'on t'a cruellement blessé dans ta tendresse pour ta sœur. Tu n'as songé qu'au devoir de la défendre et de la venger.

... Mon pauvre ami! notre grand devoir, le vrai, était de la protéger... nous n'avons pas su le faire. Nous nous sommes trompés. Nous ne sommes point coupables, sans doute, mais nous avons cependant vis-à-vis d'elle à réparer. C'est à ce grand devoir nouveau, Bertrand, qu'il faut songer. Est-il donc trop lourd pour ton cœur que

tu demandes à la mort de t'y soustraire? Songe-tu à ce que doivent être ses pensées? Et comprends-tu de quelles larmes elle doit pleurer cet ami qu'elle croyait sûr et qui n'était que faible; qu'elle jugeait loyal et qui lui mentait; auquel elle avait donné le meilleur d'elle-même, et qui a voulu tuer le frère même de celle qu'il disait aimer? Innocente, elle doit avoir des remords étouffants, se reprocher chacun des mots qu'elle a écoutés, qu'elle a dits à cet homme, en songeant que c'est pour l'en punir que tu l'as provoqué... pour la venger, elle, la pauvre naïve!... Il faut, mon ami, lui montrer que la vie encore peut être bonne pour elle; non plus, peut-être, riante et ensoleillée, mais remplie assez de devoirs, d'affections certaines pour qu'elle ne sente point le vide qui est en elle, et que ce vide même se comble peu à peu. Est-ce ta grand'mère qui saura l'entourer de réchauffante tendresse?... Moi-même, je suis trop âgée, j'ai laissé trop loin derrière moi les années de trouble pour me faire écouter d'elle, si je lui dis que « ces troubles s'apaisent ». Elle ne me croira pas, ne se sentira pas comprise et, doublement, souffrira... Mais toi, Bertrand, tu as ta jeunesse qui soutiendra sa jeunesse... tu es plus près d'elle que moi...

— Oui, dit Bertrand pensivement, j'ai de grands devoirs; je les remplirai, je vous le jure, de mon mieux...

Encore une fois, il ferma les yeux. M^{lle} Laure, silencieusement, pleurait.

Une voix, en un souffle, demanda à travers la porte :

— Est-ce qu'il dort?

— Non, dit Bertrand; entre, Michelle.

Pendant que la jeune fille s'approchait de son frère, M^{lle} Laure s'enfuit, afin de lui cacher ses yeux rougis.

— Comment vas-tu, Bertrand?

Michelle parlait d'une voix lointaine, sans vibrations; le malade en fut frappé.

— Je vais mieux, bien mieux! Ouvre un peu la fenêtre... Je veux te voir.

Docilement, elle écarta les persiennes, puis revint près du lit.

Bertrand lui prit les mains et, longuement, la regarda... Dans les grands yeux bruns, il y avait une expression de souffrance et d'horreur, comme s'ils avaient gardé, à jamais fixés dans leurs prunelles, des images d'épouvante. Les lèvres, tendues et pâles, semblaient ne plus devoir sourire. Bertrand vit qu'elle souffrait affreusement... M^{lle} Laure avait raison : il devait la consoler de cette douleur qu'il n'avait pas su lui éviter.

— Ma pauvre chérie!

Il tendait les bras, elle s'y abattit en sanglotant.

Il la laissa pleurer longtemps. Doucement, il caressait les cheveux de la jeune fille et lui parlait à voix basse, cherchant des mots très simples

et très doux, comme ceux que l'on dit aux enfants pour les apaiser. Elle répétait :

— A cause de moi!... à cause de moi!...

Puis, brusquement, elle cria :

— Bertrand, tu ne sais pas comme je l'aimais! Tante Laure m'a dit que tu avais voulu le punir de s'être amusé de moi... amusé de moi! Ce n'est pas vrai, dis? Ce n'est pas vrai?

Il hésita : Mépriser ce qu'on aime, n'est-ce pas la pire des souffrances? Mais c'est aussi un caustique qui cicatrise mieux que les baumes apaisants.

Résolument, il lui détailla la scène qui avait provoqué le duel : la conversation de Claude, et comme elle blâmait son cousin... Il répétait chaque mot prononcé par la jeune fille, trouvant une amère joie à évoquer nettement son souvenir. Et puis la pensée lui vint de calmer les remords de Michelle. Il lui dit sa promesse à Claude de « ne pas lui faire de peine », et le grand soin qu'il avait mis à ne pas blesser grièvement son cousin.

— Je voulais le toucher seulement... une piqure sans gravité, suffisante pour lui donner une leçon. J'ai glissé, je crois; c'est moi qui me suis enfoncé... Il n'avait pas plus que moi, j'en suis sûr, le désir d'un duel à mort.

A son tour, elle lui dit comment Claude l'avait prévenue; comment elles avaient couru toutes les deux jusqu'au chemin, et comme, doucement, Claude l'avait soutenu dans ses bras pendant que le médecin aidait à amener la voiture... En relevant la tête, Michelle vit que son frère pleurait.

— Tu pleures!

Alors, ce qu'il n'avait pas osé dire à M^{lle} Laure, Bertrand le dit à Michelle. Il lui confia ses rêves... tous ses rêves, que lui-même n'avait bien

compris qu'au moment où ils devenaient impossibles.

— Toi aussi! toi aussi!

Et tandis qu'il parlait, laissant voir sa peine, Michelle, comme Bertrand tout à l'heure, songeait que sa vie qu'elle croyait sans but en avait un, tout de tendresse dévouée, celui de consoler le frère bien-aimé qui souffrait comme elle et par elle un peu...

La porte, en s'ouvrant, fit se retourner Michelle. M^{me} de Housay entra sur la pointe des pieds, sans plus de bruit qu'une ombre. Elle aussi, la pauvre grand'mère, est cruellement changée! Ses bons yeux naïfs semblent pour la première fois avoir vu l'ombre des choses; ses espérances se sont brisées et, en se brisant, l'ont blessée, comme un jouet fragile qui éclate entre les mains d'un enfant... Elle se dit que le monde est devenu méchant, bien méchant! et se demande pourquoi Dieu l'a laissée sur la terre assez longtemps pour souffrir toutes ces choses... Elle répète constamment ce mot d'effroi dont elle a salué le retour de Bertrand blessé :

— Mon Dieu, est-ce la fin? Est-ce donc la fin, cela?...

Et encore maintenant, bien que le frère et la sœur s'efforcent de lui sourire, elle voit les yeux rougis, les lèvres pâles, et elle secoue la tête en répétant sa phrase plaintive :

— Mon Dieu, est-ce la fin, cela? Est-ce la fin?

MARIE T.

FIN



LA JEUNE FILLE

*Sans feuilles sur ses branches nues,
Paré de grâces ingénues,
L'arbre rose, au fond du bosquet,
Semble un grand et léger bouquet.
Une jeune fille est assise
A cet abri grêle et vermeil;
Contre les flammes du soleil
La claire couronne indécise
Lui verse, parmi des lueurs,
Une ombre faite avec des fleurs.*

CHARLES DE POMAIROLS.



❖ Revue Musicale ❖

Retours et adieux. — Théâtres lyriques : Nouvelles de l'Opéra. — Opéra-Comique : Ouverture et études. — Petits théâtres et nouvelles. — Musique de choix.



Le mois de septembre est un mois de transition pour la musique comme pour la nature. Les théâtres entr'ouvrent leurs portes, d'abord timidement, quand, de même que cette année, la température prend à son début des allures automnales. Les plus petits tâtent le public avec quelque chef-d'œuvre d'antan ; les plus importants risquent quelques reprises pour appeler l'attention. Ceux qui ne ferment pas renouvellent l'affiche et font annoncer des premières à sensation, mais à une échéance relativement éloignée. Dès que l'automne entre en scène, les théâtres sont dans une agitation bien légitime ; les portes s'ouvrent toutes grandes, les retardataires du chant, comme ceux de la musique en général, accourent et se mettent à la disposition des directeurs. Ceux qui n'en ont pas en cherchent, enfin tout le monde mélodieux rentre : c'est l'automne. Les plus avisés, ceux qui aiment à goûter les dernières harmonies de cette poétique saison, les doux gémissements de tout ce qui va finir, êtres et choses dont le vent apporte la plainte aux échos attristés ; ceux qui veulent jouir du dernier rayon et savourer jusqu'au mélancolique adieu de tout ce qui fut, joie et douleur, dans cette éternelle beauté de la nature expirante et sans cesse renaissante ; ceux-là, douillettement abrités à l'âtre du castel ou de la villa, attendront que les frimas leur apportent leur feuille de route. La grande cité ne sera pour eux qu'un foyer d'attente. Ils y retrouveront les amis longtemps quittés, la vie brûlante qui ne permet de vivre que par les yeux et les oreilles ; et les mélodies de la terre, dont on finit par se fatiguer, remplaceront celles du ciel, qui ne lassent jamais.

Les grandes scènes lyriques préparent, dit-on, des chefs-d'œuvre. Partout, pendant ce mois, on a signalé des rentrées et des débuts. A l'Opéra, les études des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* sont en pleine activité, et l'éminent pianiste Risler, rentré de Bayreuth depuis un mois, est chargé de

présider aux répétitions des artistes, d'accord avec la direction et M^{me} Cosima Wagner. Les ensembles sont en bonne voie, c'est là un point capital pour les œuvres du maître allemand comme pour le public de l'Opéra.

Cet ouvrage, sur lequel on semble compter beaucoup, a été distribué en double, en triple et même en quadruple pour certains emplois. Nous en donnerons la distribution définitive quand nous aurons à parler de la première. On peut croire qu'elle sera des mieux choisies : toute la fleur du panier de l'Opéra. On avait annoncé la première des *Maîtres chanteurs* pour octobre, mais il est probable qu'elle n'aura pas lieu avant la mi-novembre.

M^{lle} Lowentz est rentrée en possession de son rôle de début, à l'Opéra : la reine des *Huguenots*, où ses brillantes vocalises et la pureté de sa voix lui ont valu, comme alors, un très grand succès. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer a aussi servi merveilleusement la rentrée de M^{lle} Bréval et MM. Alvarez, Renaud, Dumas, etc. Des ovations méritées ont accueilli tous ces grands artistes.

L'Opéra-Comique, qui a ouvert ses portes le 1^{er} septembre, sans grand fracas, avec *La Dame Blanche*, n'a pas tardé à entrer dans la voie des débuts pour les artistes récemment engagés ; ceux de M^{lle} Demours ont été très remarqués. Ensuite, on a procédé à la lecture de *Sapho*, pièce lyrique en cinq actes, d'après le roman d'A. Daudet, paroles de MM. H. Cain et Bernède, musique de Massenet. Le maître a soulevé l'enthousiasme des artistes en chantant lui-même toute la partition. M^{lle} Calvé est attendue ces jours-ci pour les répétitions de *Sapho* qui doit passer vers le 15 novembre.

Nous donnons la distribution de cette œuvre qui sera probablement un des gros succès de la saison :

Jean	MM. Leprestre.
Caoudal	Marc-Nohel.
Césaire	Gresse.
La Borderie	Jaquet.
Le patron	Dufour.
Fanny Legrand	M ^{mes} Emma Calvé.
Divonne	Charlotte Wvns.
Irène	Julia Guiraudon.

Avec cela l'Opéra-Comique a donné, successivement, de très bons ouvrages : *Mignon*, *Cavalle-*

ria Rusticana, *Le Barbier de Séville* (rentrée de M. Fugère), *Le Chalet*, *Werther*, *Phryné*, *Le Caid*, etc. De plus, M. Carvalho doit donner encore : *Le Dernier Bandit*, opéra-comique en trois actes, que M. G. Montorgueil a tiré de la nouvelle de M. Emmanuel Arène, et dont la musique est de M. Samuel Rousseau. Les deux premiers actes sont terminés et ils ont produit à l'audition au foyer une excellente impression. La pièce, très mouvementée, se passe en Corse et donne lieu à une mise en scène pleine de couleur locale, avec des décors et des costumes très pittoresques.

L'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, après un repos exigé par ses énormes travaux de l'hiver, est rentré pour la réouverture du 1^{er} septembre. Aussi, sa santé, complètement rétablie par les distractions du voyage, va-t-elle lui permettre de présider aux importantes créations en préparation sur cette scène.

Après avoir assisté, en Angleterre, au succès du grand chanteur de Reské dans *Siegfried*, ce maître du pupitre a fait des excursions successives à Hennequeville, au lac du Bourget, à Aix; puis à la Grande-Chartreuse, à Vevey, en Suisse, etc.

L'autorité de M. Danbé donne une haute importance à son opinion sur « l'influence » de la musique de Wagner en France, publiée par *Le Gaulois*, à la suite d'une interview :

« Une très grande et très salutaire, à la condition « que nos jeunes maîtres français ne la « pas-
« tichent » pas et n'y perdent pas la personnalité « que tout compositeur génial doit avoir.

« Du reste, quel est le chef d'orchestre, véritablement épris de son art, qui n'admirerait pas « l'intérêt considérable qui s'attache, aujourd'hui, « à l'orchestre, depuis l'influence des œuvres de « Wagner. » — JULES DANBÉ.

Que nos jeunes musiciens méditent ces sages paroles.

Le directeur de la Porte-Saint-Martin (Opéra populaire), doit être satisfait de sa saison lyrique, et nous devons le féliciter de son intelligente et courageuse tentative. Le succès a dépassé toute prévision et nous fait espérer que le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui va être rendu au drame, ouvrira encore ses portes, l'an prochain, à l'opéra populaire. Les représentations de *Lucie de Lammermoor*, du *Trouvère* et d'*Ernani* ont été dignes d'éloges.

Le Théâtre-Lyrique de la galerie Vivienne doit ouvrir le 1^{er} octobre. Il annonce sa saison 1897-98 : *La Norma*, de Bellini; *Les Porcherons*, d'Albert Grisar; *L'Ambassadrice*, d'Auber; *Le Brasseur de Preston*, d'Ad. Adam; *La Fée aux Roses*, d'Halévy; *Le Maréchal-Ferrant*, de Philidor; *L'Épreuve villageoise*, de Grétry. Les débuts de la nouvelle troupe lyrique seront intéressants.

On s'en doutait un peu : il paraît que c'est bien un théâtre wagnérien que M. Lamoureux a le projet de fonder, et on disait que le grand musi-

cien avait l'intention de retirer à l'Opéra le droit de jouer *La Valkyrie*. Mais M. Bertrand, interrogé à cet égard, a donné de très intéressantes explications : « Non, c'est inexact. Lamoureux donnera, concurremment avec nous, *La Valkyrie*. C'est une des clauses de notre contrat avec Mme Cosima Wagner, lorsqu'elle nous accorda *La Valkyrie*, que Lamoureux avait alors seul le droit de représenter en France. Il nous céda l'ouvrage de bonne grâce, tout en se réservant de l'exploiter plus tard pour son compte. »

Ajoutons à ces renseignements que M. Lamoureux jouera à son théâtre la tétralogie : *L'Or du Rhin*, *La Valkyrie*, *Siegfried*, *Le Crépuscule des Dieux* et *Rienzi*. On assure qu'une belle place sera faite aux ouvrages de Berlioz.

Le Monde artiste nous apprend que la capitale de la Suède va enfin posséder son nouveau théâtre lyrique. L'inauguration aura lieu dans les premiers jours d'octobre par une représentation de gala. Au programme figurera un opéra inédit, en un acte, du compositeur Hallén : *Le Trésor de Waldemar*, et, peut-être, le poème symphonique que ce musicien achève présentement et qui a un titre peu réjouissant : *L'Île des Morts*.

— Les souvenirs d'un maître tel que Massenet ne sont pas choses vulgaires, et on demandera, pour le piano, la belle pièce intitulée : *Devant la Madone* « souvenir de la campagne de Rome, pendant une nuit de Noël ». Rien de plus pittoresque que ces sonneries de cloches, tour à tour et en même temps, graves ou gaies, se répercutant à travers l'espace et s'éteignant à la dernière page, dans le plus profond lointain. La réelle distinction de cette inspiration et le calme imposant qui s'en dégage ne l'empêchent pas d'être presque facile. — Une jolie transcription de *L'Hôte*, pièce lyrique d'Ed. Missa, est une « valse alsacienne », d'une légèreté charmante et d'une facture pleine de séduction : moyenne force. — *Les Rêves*, lied extrait des *Chants du Rhin*, de G. Bizet, a le mérite d'être transcrit pour mandoline ou violon et piano, par J. Pietrapertosa, dont l'accompagnement, sobre et savant, soutient délicatement l'expressive mélodie de Bizet, chantée par la mandoline ou le violon : moyenne force. — Pour le chant : *Prélude*, poème de H. de Régner, musique de René Eldèse, est empreint d'une suave sérénité et d'une mystérieuse grandeur. — Parmi les « poèmes de Bretagne », mis en musique par Xavier Leroux, signalons *La Légende des Trois Petits Mousses*, naïve et gracieuse page, d'une bonne couleur locale, et artistiquement écrite. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



ENCORE de bons jours à l'avoir de notre patrie. Les fêtes de Saint-Petersbourg ont été le couronnement des fêtes de Paris et ont eu le mérite délicat de n'en être pas la copie. On ne devait pas faire mieux que nous, cela nous eût peut-être froissés; il fallait nous laisser croire, d'ailleurs, que c'était impossible; alors nos amis de là-bas ont fait autre chose : nous avions reçu Nicolas de Russie en empereur, ils ont traité M. Faure en chef de république; il y avait une nuance pleine de tact à conserver; elle a été admirablement rendue; tous les récits qui nous parviennent en font foi, et nous ne l'oublierons jamais.

En a-t-on lu avidement de ces lettres, de ces dépêches, de ces articles! Tandis que les canons tonnaient, que les mains se pressaient, que les hymnes éclataient en joyeuses fanfares, qu'on répandait sous les pas du cortège officiel les fleurs de rhétorique et les autres, nous, avides de savoir, d'entendre, de comprendre, nous attendions, dans une sorte de recueillement ému, des nouvelles; nous voulions des détails encore, toujours; et, comme ces détails étaient de ceux qui font palpiter d'orgueil les cœurs haut placés, nous étouffions un peu de cette joie pleine qui ne savait comment se faire jour.

Nous ne sommes pas Français pour rien, notre nature expansive et généreuse cherche toujours à se répandre et à donner; la France muette est une France malheureuse, on peut en être sûr; puisqu'elle était absolument contente, il lui fallait le dire et faire explosion. La rentrée du Président a été notre soupape de sûreté; en manifestant à son retour, nous avons pu nous montrer tout à la fois

joyeux, reconnaissants et généreux; et tandis que *Le Pothuau* glissait rapidement sur les eaux quelque peu agitées du retour, Paris revêtait sa parure de fête; il accrochait ses drapeaux aux fenêtres, aux toits, aux arbres, partout où il y avait place pour une hampe, partout où le souffle patriotique pouvait faire palpiter le glorieux chiffon. Les girandoles d'émeraudes et de rubis s'allumaient autour des places et des boulevards, les ateliers et les ministères se fermaient, les casernes se vidaient, les gares se remplissaient, et sur les terre-pleins, dans les carrefours, on dansait en chantant *La Marseillaise*, qui est un hymne de guerre, et *L'Hymne russe*, qui est un chant religieux. On criait entre temps : Vive la Russie! ce qui voulait dire : Vive la France! Vive le Président! Vive l'Empereur! Il n'y a pas jusqu'au lorgnon de M. Hanotaux qui n'ait eu son vivat. Dame! c'est qu'il fallait y voir clair dans la circonstance!

Quand on était fatigué d'agiter son chapeau et de crier sa joie, on commentait avec délices les moindres détails du fameux voyage. Dans la vie de famille, c'est un grand charme de l'intimité que ce retour après la fête, sur ses péripéties, sur les incidents qui lui ont donné son caractère particulier. N'est-ce pas qu'après le bal, lorsqu'on est bien las et qu'on n'a plus qu'à se reposer; dans le demi-jour de la chambre tiède, où la lampe baissée et le feu couvert vous ont attendue toute la soirée; tandis que vous défaites lentement votre coiffure, qui est la couronne de vos vingt ans, cette robe légère, qui a été pour la moitié dans votre plaisir, n'est-ce pas qu'il est doux et charmant de redire à sa sœur, à sa mère, peut-être à l'aïeule qui vous a attendue en faisant quelques petits sommes, toutes les minuties du plaisir envolé, les pensées, les incidents dont quelques-uns peut-être ne s'effaceront plus de votre mémoire?

Eh bien! ce retour de la fête est l'image du retour de Russie, retour plein de charme qui a ménagé de douces heures à ceux-là qui nous

sont revenus. Aussi, ai-je plaint de tout mon cœur l'équipage du *Bruix*, obligé d'abandonner sa route à mi-chemin et de rentrer dans les eaux françaises. Avoir la coupe aux lèvres et ne pouvoir goûter au breuvage des dieux !

Le voyage du Président a été le triomphe de la France et de la pipe. Les rois fument des cigarettes, la République se devait une *bouffarde*, mais le tout était de la placer à propos. *Félichkoff*, comme les Parisiens l'ont appelé, avec cette bonne humeur gouailleuse qui les fait Parisiens, *Félichkoff* a su trouver ce moment. C'est un grand art que l'à-propos ; jadis, la pipe de Giboyer tombant aux pieds d'une belle dame que son maître était en train de saluer, commit un impair qui lui valut une forte admonestation ; Giboyer, en la remettant dans sa poche, lui dit sévèrement : « Toi, je ne te mènerai plus dans le monde ! » Mais, sur la passerelle d'un cuirassé qui s'en va à travers les espaces humides porter la fortune de la France, entre les matelots curieux de cet ancien ministre de la marine et les officiers, un peu sceptiques à l'égard de la performance de leur Président, il fallait se montrer, montrer sa pipe. Elle a été vue et complimentée, passons à d'autres souvenirs.

Que dites-vous des cosaques et de leur voltige ? Voilà de la couleur locale, si je ne m'abuse, et j'aurais bien voulu les voir avec leurs tignasses rousses, leurs grands bonnets, leurs cris sauvages, se dressant sur la croupe luisante de leurs chevaux nus, ou se suspendant à leur crinière folle, déchargeant leurs armes, emportés dans une course furieuse aussi étrange qu'un tourbillon de rêve.

J'aurais voulu voir aussi la dame au manteau blanc brodé d'or, douce et belle, poétique comme une apparition de légende, donnant aux pages, sous la tente du camp impérial, les diplômes qui les faisaient chevaliers ; j'aurais voulu voir surtout son sourire qui restera dans le cœur des élus comme l'incarnation de tout ce qu'il y a en eux de jeunesse et de gloire.

Et ces bons moujiks, dont la large bouche s'agrandissait encore pour nous acclamer ; ces altesses chamarrées, ce peuple ivre d'enthousiasme, cette mignonne grande-duchesse qui embrassait si fort ses poupées de Paris. N'est-ce pas, petite Reine, qu'elles sont jolies, les filles de France avec

leurs yeux si grands qui s'abaissent, et leurs lèvres entrouvertes pour dire *papa, maman*, les deux mots que vous répétez comme elles...

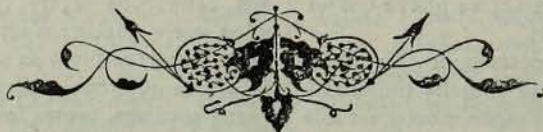
Enfin, j'aurais voulu voir aussi la grimace de ceux que toutes ces manifestations ont ennuyés... Mais passons rapidement, il ne faut pas que le triomphe rende méchant ; médire quand on tient le bon bout, c'est s'exposer à attraper le mauvais, et puis, ce n'est pas digne des grands cœurs, et nous sommes de grands cœurs, c'est bien convenu.

Oui, il aurait été bien doux de prendre place sur *Le Versailles*, ce train de plaisir aquatique qui a réalisé pour une minorité privilégiée la série de souhaits que je viens d'énumérer, et bien d'autres dont je n'ai pas la place de parler. Mais les femmes n'ont pas la liberté de mouvements des hommes. Il y a toujours à la maison, pour les y retenir, des devoirs et des attraites ; on aimerait bien partir, on aime encore mieux rester ; les aventures ont de grands charmes ; le *home* les a tous. Et puis, pour beaucoup d'entre nous, un obstacle terrible se dressait entre le rêve et sa réalisation ? le mal de mer ! Eh ! vous qui me lisez, connaissez-vous ce vide horrible du tangage qui ne vous emporte aux cimes que pour vous précipiter dans les abîmes sans fonds ; connaissez-vous le traître roulis qui vous jette pêle-mêle avec votre lit, votre malle, votre... Mais, avais-je besoin de faire de pareilles évocations ? Oui, peut-être, pour me consoler de n'être pas partie.

La France aura eu toutes les gloires ce mois-ci. Un hôte royal lui est arrivé de l'extrême Orient. Il amuse les badauds de Paris, en faisant lui-même le badaud, ce qui doit être un plaisir exquis pour un souverain en vacances : il monte à la tour Eiffel, y fait prendre sa silhouette en noir, achète des bazars en bloc, et voyage en chemin de fer dans le costume du Siegfried allemand, lorsque celui-ci est conduit par « son cygne aimé ».

C'est égal, il a un singulier nom, ce roi de Siam fin de siècle : Chu-la-longue-corne ! Nous connaissons Berthe-au-long-pied depuis longtemps ; à partir de ce jour, nous ne pourrions plus ignorer la longue corne du roi Chu. Encore, si on était sûr qu'il ne la tournera pas contre nous !

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.